

Études littéraires africaines

SPAAS (Lieve), *How Belgium colonized the Mind of the Congo. Seeking the Memory of an African People. With a Foreword by James Forsdick.* Lewinston / Queenston / Lampeter (Ceredigion) : The Edwin Mellen Press Ltd, 2007, 236 p., index, bibl., ill. – ISBN 978-0-7734-5167-4



Xavier Luffin

Numéro 27, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034323ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034323ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Luffin, X. (2009). Compte rendu de [SPAAS (Lieve), *How Belgium colonized the Mind of the Congo. Seeking the Memory of an African People.* With a Foreword by James Forsdick. Lewinston / Queenston / Lampeter (Ceredigion) : The Edwin Mellen Press Ltd, 2007, 236 p., index, bibl., ill. – ISBN 978-0-7734-5167-4]. *Études littéraires africaines*, (27), 105–107. <https://doi.org/10.7202/1034323ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2009

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

exprimé : « Par la relation des faits, ces textes servent à la fois la mémoire *littérale* mais surtout la mémoire *exemplaire*, par le débat que leur lecture suscite » (p. 284, l'auteur souligne). S'en tenir à la seule mémoire *littérale* est dangereux, car elle favorise le ressentiment et rend possible la vengeance.

Le corpus qu'il choisit d'étudier est constitué de *L'Aîné des orphelins* de T. Monémembo, *Moisson de crânes* d'A.A. Waberi, *Murambi* de B.B. Diop, *L'Ombre d'Imana* de V. Tadjo, *Murekatete* de M. Ilboudo et de *La Phalène des collines* de K. Lamko. Aucun de ces écrivains, qui ont participé au projet de *Fest' Africa* en 1998 à travers un séjour d'écriture sur les lieux du génocide, n'a vécu ce qu'il raconte, aucun des narrateurs homodiégétiques ne peut adopter la posture énonciative de P. Lévi dans *Si c'est un homme* ou d'Esther Mujawayo dans *Survivantes* : « La catastrophe rwandaise [devient] *discursivement* l'autre génocide » (p. 100, *id.*).

Si le choix que fait J. Semujanga, d'étudier chaque œuvre l'une après l'autre l'amène à revenir plusieurs fois sur les mêmes problématiques, l'ordre dans lequel il les aborde marque l'orientation de son analyse. Il s'agit de mettre en avant ce que la littérature à propos du génocide peut exprimer de la nature humaine. La richesse et la variété formelle des œuvres produites par les artistes confrontés à l'expression du mal dans l'homme, du « mal fait dans le seul but de faire du mal » (p. 253), est mise en évidence : les récits entrelacés de l'enfant narrateur en lien avec le mythe rwandais de l'enfant orphelin chez T. Monémembo, les nouvelles à la subjectivité assumée en relation avec la Shoah chez A.A. Waberi, la narration à plusieurs voix qui pousse le lecteur à s'identifier au rôle du personnage de Cornélius dans le roman de B.B. Diop, le récit de voyage de V. Tadjo qui interroge les lieux traversés et les gens qui y vivent pour refuser toute « typicité » (p. 165), l'histoire d'amour pour observer bourreaux et victimes chez M. Ilboudo, le témoignage fantastique qu'adresse une phalène aux survivants dans l'œuvre de K. Lamko. Cet essai rend finalement hommage à la littérature africaine sur le génocide, parce qu'elle déploie « la possibilité de l'amour » (p. 284).

■ Martine LE MOIGNE-EUZENOT

SPAAS (LIEVE), *HOW BELGIUM COLONIZED THE MIND OF THE CONGO. SEEKING THE MEMORY OF AN AFRICAN PEOPLE. WITH A FOREWORD BY JAMES FORSDICK. LEWINSTON / QUEENSTON / LAMPETER (CEREDIGION) : THE EDWIN MELLEN PRESS LTD, 2007, 236 P., INDEX, BIBL., ILL. – ISBN 978-0-7734-5167-4.*

Lieve Spaas, diplômée de Français et d'Anthropologie sociale de la Florida State University, enseigne actuellement à la Kingston University, en Grande-Bretagne. Elle explique d'emblée, dans l'introduction, la genèse de son livre : au début des années 80, à l'occasion d'une discussion d'ordre politique avec quelques convives de diverses nationalités, un invité américain reproche à l'auteure de porter des jugements en matière de relations internationales, malgré le lourd tribut payé par le Congo à son propre pays (l'auteure est belge). Cet incident – pas tant l'accusation que l'interrogation de l'auteure elle-même au sujet des événements auxquels le convive faisait allusion – la

poussera à tenter de découvrir la vision qu'ont respectivement les Belges et les Congolais de leur passé commun, à savoir celui de l'État Indépendant du Congo, devenu, à la mort du roi Léopold II, le Congo Belge.

Le livre se compose de cinq parties : « Voix congolaises », ou comment les Congolais jugent aujourd'hui la colonisation belge ; « En créant le Congo », un retour sur la création de l'E.I.C. par Léopold II ; « Les colons se souviennent », ou comment les Belges voient, avec le recul, leur présence au Congo ; « Les Européens au Congo », à propos de quelques icônes européennes de la colonisation (icônes réelles comme Stanley, imaginaires comme Tintin, ou encore matérielles comme le chemin de fer) ; enfin, « La création de nouvelles identités », ou le rôle d'acteurs clés de l'époque post-coloniale tels que Lumumba et Mobutu.

Le livre est très bien documenté, s'appuyant à la fois sur des témoignages recueillis au Congo et en Europe, des expériences et des analyses personnelles, mais aussi des documents d'archives et une large bibliographie, le tout complété par de nombreuses photographies.

Les témoignages de la première partie sont très riches – l'expérience personnelle de Sœur Agnès, par exemple, une religieuse dont le père était espagnol et la mère, angolaise – ; ils mettent parfaitement en évidence les aberrations d'un système politique d'*apartheid* séparant les Européens des autochtones jusque dans les cimetières.

Les analyses personnelles de l'auteure sont très fines, notamment celle qui concerne la représentation du Congo dans la bande dessinée *Tintin au Congo*, parfait témoin de l'ambiguïté de la question du passé colonial en Belgique, où la population est partagée entre la défense du héros national, Tintin, et la dénonciation des clichés racistes qu'il recèle. Ses réflexions sur des événements culturels très récents en Belgique, comme l'exposition « Mémoire du Congo : le temps colonial », qui s'est tenue au Musée Royal de l'Afrique Centrale, à Tervuren, « temple » de l'historiographie coloniale belge en pleine mutation depuis quelques années, sont également très enrichissantes.

L'auteure revient abondamment sur les nombreux livres polémiques – de *Heart of Darkness* de Conrad à *King Leopold's Ghost* de Hochschild – qui ont mis en évidence les exactions perpétrées dans l'E.I.C.

Curieusement, la présence arabo-musulmane au Congo n'est que très peu abordée. Ce fut pourtant un élément clé de la propagande coloniale – la raison d'être de la colonisation étant notamment de mettre fin au commerce d'esclaves, comme l'auteure le mentionne au passage. C'est aussi un bel exemple d'un pan de l'histoire du pays ignoré tant par les Congolais que par les Belges, qui ne retiennent pratiquement des musulmans swahilis et omanais que leur rôle dans le commerce d'esclaves – fait bien réel, cela dit – et leur statut d'étrangers, alors qu'ils avaient précédé les colonisateurs de quelques décennies, qu'ils faisaient donc déjà partie du paysage humain à leur arrivée et qu'ils avaient introduit dans le pays certaines innovations, sur le plan agricole et culturel notamment. De même, la question linguistique est pratiquement absente du livre ; or, le travail de codification des langues locales, la traduction de la Bible, la production de livres scolaires et de journaux dans ces langues, malgré une dépréciation générale de ces langues de la part des

Européens, ont joué un rôle non négligeable dans le façonnement de soi et de l'autre au sein de l'imaginaire collectif de l'ancienne colonie, mais aussi de l'ancienne métropole.

L'ouvrage constitue un très bel et nécessaire exemple de travail d'historiographie coloniale, mêlant sources historiques et témoignages de qualité.

■ Xavier LUFFIN

BIRAGO DIOP ET LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, CENT ANS APRÈS. NUMERO DIRIGIDO POR ELENA CUASANTE FERNANDEZ Y INMACULADA DIAZ NARBONA. CADIZ : UNIVERSIDAD DE CADIZ, SERVICIO DE PUBLICACIONES, 2006, 286 P. (= FRANCOFONIA, n°15) – ISSN 1132-3310.

À l'occasion du centenaire de la naissance de Birago Diop et Léopold Sédar Senghor, la revue *Francofonia* de l'Université de Cadix en Espagne a consacré un numéro spécial à l'œuvre de ces deux auteurs sénégalais dont les parcours sont marqués par des affinités tant littéraires qu'humaines.

L'ouvrage s'ouvre par deux poèmes inédits, sorte d'hommage à Senghor par Khal Torabully et Alain Sissao, et deux témoignages livrés par Lilyan Kesteloot et Robert Furlong. La contribution de L. Kesteloot retrace l'histoire de la Négritude, tandis que R. Furlong évoque le rapport que L.S. Senghor entretenait avec l'Île Maurice, notamment son admiration pour Malcolm de Chazal et surtout Édouard Maunick, qu'il considère comme « ouvrant de nouvelles frontières au royaume de la Négritude » (p. 28).

Les œuvres de B. Diop et L.S. Senghor sont abordées sous différents angles et perspectives théoriques. Certaines contributions sont comparatistes. C'est ainsi qu'Augustine H. Assah remarque que la thématique de la femme est obsessionnelle dans la poésie de Senghor et les fictions de Calixthe Beyala, bien qu'il existe des divergences entre ces deux écrivains de générations différentes. Cette thématique est plus approfondie dans l'étude d'Alpha-Noël Malonga, qui montre, à travers une psychocritique du recueil *Éthiopiennes*, que « la création poétique tire sa singularité de l'expérience que l'homme a du monde, notamment de sa relation à la femme faite de déférence » (p. 146). De leur côté, Covadongo Grijalba Castaños et Françoise Paulet-Dubois proposent une approche de la thématique de la mort dans « Souffles » de B. Diop, en rapport étroit avec « Ô mes morts » de Paul Verlaine et « Los Muertos » d'Amado Nervo. S'appuyant sur les travaux du philosophe Lambros Couloubaritsis, l'article de Buata Malela propose une lecture croisée d'*Éthiopiennes* de L. S. Senghor et des *Nouveaux contes d'Amadou Koumba* de B. Diop, à partir du thème de la souffrance humaine. La question de la mémoire est abordée par Viviane Azarian, qui montre que le travail de réécriture opéré par B. Diop à partir du patrimoine oral « procède d'une double démarche : celle de la conservation et de l'adaptation d'une tradition orale, qui situe l'entreprise dans le cadre de la Négritude ; et une démarche autobiographique où l'écriture est motivée par un travail de mémoire et l'évocation personnelle des souvenirs » (p. 54).